C’EST À TOI

MARCELLO FOIS

C'EST À TOI

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR JEAN-PAUL MANGANARO

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

L'exergue de la deuxième partie, page 107, est extrait du *Paradis perdu*, de John Milton, traduit par François-René de Chateaubriand, Renault et Cie, 1861, livre I, p. 7.

L'exergue de la troisième partie, page 265, est extrait des *Chants religieux,* de Novalis, in *Œuvres complètes*, tome 1, traduit par Armel Guerne, © Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1975, p. 282.

L'exergue de la quatrième partie, page 295, est extrait de *Hypérion,* de Friedrich Hölderlin, in *Œuvres*, traduit par Philippe Jaccottet, © Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1967, p. 258.

Titre original : *Nel tempo di mezzo*
Éditeur original : Einaudi
ISBN original : 978-88-06-20265-1
© original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2012

ISBN 978-2-02-109367-4

© Éditions du Seuil, janvier 2014, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À ma sœur,
pour que lui n'ait pas gain de cause

Première partie
12-17 octobre 1943

« Tout homme est prisonnier de ses fantômes. »

W. BLAKE, *Jérusalem* (planche 37)

L'aube des choses

Il ne parvint pas à prononcer entièrement son nom. À l'employé qui le lui demandait il réussit à dire seulement : « Vincenzo. » L'autre leva la tête pour le regarder fixement, avec un mouvement soudain qui produisit un effluve sulfureux. Vincenzo soutint son regard : c'était celui d'un homme d'âge incertain, dans la catégorie de ceux qui ont réussi, qui sait comment, à échapper à l'appel sous les drapeaux, et qui se trouvait à présent là, au bureau de triage et contrôle des documents de la capitainerie du port.

– Et ensuite ? lui demanda le préposé.

Vincenzo sourit à peine, puis il sortit de sa poche une feuille jaunie qui, en ces temps d'incertitude, s'était révélée aussi fiable que la Bible ou l'Évangile.

L'homme reçut cette feuille avec méfiance, comme s'il s'agissait de quelque chose de sale. En réalité, ce n'était rien d'autre que du papier recuit à la fois par le temps et pour avoir été longtemps conservé dans une poche. Avec les précautions que l'on doit à un parchemin ancien, l'homme l'étala en plaçant les quatre bords sur la table et en les aplatissant tels les pans d'un linge encore chaud après le repassage.

Il commença à lire.

Maintenant qu'une aube très pâle venant de la mer s'ouvrait, Vincenzo put l'observer avec attention. Il était plus jeune qu'il ne le paraissait à première vue, il avait une grosse tête, grise, fraîchement rasée. Sur le cuir chevelu blanc phosphorescent, au milieu des pointes de cheveux fauchés depuis peu, on pouvait apercevoir les marques rouges laissées par les poux. C'est pour cette raison, se dit Vincenzo, que tout autour de lui on sentait l'odeur âcre du pétrole et du soufre. Instinctivement il se gratta la tête. Il recommença à se demander comment il était possible que cet homme, qui, il en était maintenant certain, ne dépassait pas les trente ans, ait pu échapper aux tranchées. Parce que lui, en ce qui le concernait, il savait qu'il avait été exempté en tant qu'orphelin de guerre, la Première.

Entre-temps le préposé au triage acheva de lire, replia la feuille en quatre et, la saisissant du bout des doigts comme l'aurait fait un paléographe, il la rendit à son propriétaire légitime.

– Chironi Vincenzo, dit à part lui l'homme pendant qu'il transcrivait. (Vincenzo le regarda en comprenant que c'était de lui qu'il parlait.) Je le considère comme valable seulement parce qu'il s'agit d'un document notarié timbré, et avec le désastre des bureaux bombardés c'est à présent un luxe. Mais en d'autres temps, cela n'eût été qu'un chiffon de papier, spécifia le préposé avec un lourd accent et une syntaxe parfaite. Avez-vous un point de chute en Sardaigne ? demanda-t-il tout de suite après.

Vincenzo ne comprit pas la question.

– Un point de chute ? répéta-t-il.

Cet écho, ces mots répétés, montra qu'entre lui et

l'homme du triage il y avait tout un monde. Ils avaient prononcé exactement les mêmes mots, et pourtant les sons étaient à tel point différents qu'ils faisaient apparaître très différente cette identité formelle. Dits par l'employé, ils semblaient gros et lourds ; répétés par Vincenzo ils semblaient fins et légers.

– Mais vous êtes sarde ? demanda alors le préposé au triage.

Cette question et le soleil surgirent ensemble. Pour la première fois, Vincenzo remarqua que, à l'intérieur du hangar vers lequel on l'avait dirigé dès qu'il était descendu du bateau à vapeur, il y avait au moins une centaine de personnes. Ou mieux : il prit conscience de quelque chose qu'il avait perçu dans l'ombre de l'accostage, mais qu'il voyait maintenant clairement.

Ce qui étonnait, c'était le silence. Femmes, hommes, enfants, tous se taisaient dans un mutisme qui sentait la louange ahurie à quiconque les sauverait des flots.

La mer n'avait pas été bonne, ils avaient été ballottés pendant des heures et à un moment donné il avait même semblé qu'un accostage d'urgence serait nécessaire… Mais, vers trois heures du matin, la horde des vagues s'était retirée, épouvantée – disaient-ils – par la Corse rocheuse. Ainsi, en longeant la côte, la très lourde embarcation avait pu avancer sans obstacles. Et pourtant on avait craint le pire, si bien que, malgré le calme, ils avaient poursuivi, amassés et sur le qui-vive, sans parler, ce qui ne favorisait pas le repos.

Voilà : ce mutisme lui était resté collé à la peau comme s'il avait dû durer pendant tout le temps qu'il fallait à la terre ferme pour cesser d'osciller.

Avec la lumière entrèrent dans le hangar des odeurs

qui n'appartenaient plus à l'humanité. C'était une senteur que Vincenzo ne pourrait jamais oublier. Cela, il le savait.

– Alors ? intima l'homme du triage.

Vincenzo eut encore besoin d'un instant pour reprendre le fil du discours.

– Mon père l'était… sarde, répondit-il. Chironi Luigi Ippolito, récita-t-il.

Puis, craignant de n'avoir pas été assez clair, il martela en se désignant lui-même de l'index, juste au milieu du sternum :

– Chironi Vincenzo, de feu Luigi Ippolito.

L'homme fit signe que oui, il avait bien compris. Mais ce qu'il ne pouvait pas savoir – et ce n'était pas la peine de le lui expliquer –, c'était que ce prénom, Vincenzo, et ce nom, Chironi, venaient d'être prononcés ensemble pour la première fois par la bouche de leur propriétaire. Certes, l'homme du triage ne serait pas tombé de sa chaise en l'apprenant, il n'avait pas l'air de quelqu'un qui pût être surpris par quoi que ce fût. C'étaient des temps terribles. Au-delà de la mer, disait-on, encore pire que ce que l'on pouvait percevoir depuis la Sardaigne, ce radeau au milieu de la Méditerranée…

La fin du monde, disaient-ils, quelque chose qui n'était même pas pensable, comme une sorte d'abîme du temps et de l'espace. Des catégories que l'esprit humain n'était pas en mesure de sélectionner. Tout à l'envers, disaient-ils : l'enfer sur terre, le feu venant de la mer et du ciel… Les maisons détruites. Là, les hommes retournaient à leur début, cachés dans les cavernes, comme les troglodytes des livres illustrés, en train de manger des chats et

de rêver de rats grillés… Ils exagéraient, comme savent le faire tous ceux qui sont trop loin pour risquer quelque chose, ils disaient que les villes n'étaient que bûchers, poussière et décombres… Ils disaient que pendant toute cette année 1943 il ne tomberait pas une seule goutte d'eau. Le ciel resterait d'une unique couleur, avec une très grande obstination : comme celle d'un chiffon aux fibres attaquées par la soude caustique, sirupeux, avec des filaments baveux de nuées qui allaient s'accumuler dans cette partie du monde que le sarcasme de l'Histoire appelait le Pacifique. Ils disaient que les vergers lanceraient des malédictions contre ce ciel imperturbable et que la croûte de la terre emprisonnerait les graines, les enfermant dans un sépulcre inexpugnable d'argile pétrifiée. Si bien que, dans le corps même du terrain, la vie avorterait et les fœtus très pâles de blé, de froment, de seigle et de maïs iraient mourir en se traînant vers la lumière, dans un mouvement que la nature elle-même avait rendu possible et qui à présent, par la main de l'homme, devenait impossible.

Ils croyaient exagérer, mais ils n'exagéraient pas du tout.

De là, depuis ce rocher au milieu de la mer, la guerre avait été comme si l'on écoutait des voisins qui se disputent, qui cassent les assiettes, comme si l'on épiait un père de famille allongeant une gifle à son aîné qui ne l'écoute pas, comme de coller une oreille au mur pendant qu'une femme insulte un mari infidèle, ou buveur, ou dépensier. C'est ainsi que cette guerre avait été, et on ne l'appelait même pas guerre. Conflit, l'appelaient-ils, parce que la Guerre, *sa Gherra*, avait été l'autre, la 15-18. Celle-là oui…

À l'extérieur du vapeur, cette petite foule de rescapés avait vu un jeune homme plus grand que la moyenne, sec de la sécheresse sobre de ces jours sans nourriture, mais nerveux. Tout son père, lui avait-on dit un jour, qui portait l'uniforme comme un mannequin et faisait flageoler les jeunes filles. Les jeunes filles comme sa mère, prêtes à s'amouracher des sous-officiers, de leurs regards et des mèches de cheveux cachées qui ressortaient, tels les lapins du haut-de-forme d'un magicien, chaque fois qu'ils ôtaient leur casquette à visière rigide. S'ils avaient connu toute son histoire, ces rescapés auraient pu remarquer la touche de vert qui permettait à ses yeux sombres de changer de couleur en pleine lumière. C'était le vert des Sut de Cordenons égarés, disparus, réfugiés en Slovénie ou tombés de Charybde en Scylla, qui sait… Pour le reste, Vincenzo avait grandi comme un Chironi en tout et pour tout, peut-être trop grand, plus grand que son père Luigi Ippolito.

À l'intérieur du bureau de triage de la capitainerie du port la lumière s'était insinuée sous la forme d'une faible prise de conscience. Tout, autour de lui, s'était révélé dans la vérité indécente de gens épuisés, sales, affamés, silencieux. Anormalement silencieux. Vincenzo savait bien, pour l'avoir éprouvé dans sa chair, que certains de ces gens muets accueillaient avec peine le brillant éclat imminent d'un autre jour qui arrivait, car, après avoir craint de mourir à l'intérieur du bateau violemment secoué par la turbulence de la marée tempétueuse, ils avaient cru, à un moment donné, mourir justement cette nuit-là et ne pas voir l'aube à venir. Et pourtant, ils étaient là, entassés dans la capitainerie du port en train

de décliner leurs généalogies, en admettant qu'il existât un fil entre ce qu'ils avaient été et ce qu'ils allaient être.

C'est pour cela que, à la question « nom et prénom », Vincenzo n'avait réussi à répondre que « Vincenzo ».

Aucune surprise, donc, et pourtant – dès qu'il eut prononcé ce nom et ce prénom – l'homme du triage ne put s'empêcher de remarquer que dans le regard de Vincenzo il y avait cette conscience spécifique et sans consistance qu'ont les témoins ignorants, qui ne permet de penser qu'à un monde renversé. Comment pouvait-il en être autrement ?

Au moment où il arrive à ses dix ans, le directeur de l'orphelinat de Trieste le fait appeler et lui annonce dans l'ordre : qu'il existe un document, une lettre, et un petit legs en argent. Le document est un acte notarié de reconnaissance de paternité rédigé l'année de sa naissance, 1916, à la date du 6 mai, auprès de l'étude notariale Plesnicar de Gorizia. La lettre est un simple billet daté de 1920, dans lequel, avant de mourir, sa mère, qui signe Sut Erminia, le prie – dès qu'il aura quitté l'orphelinat où elle-même l'a placé pour le sauver des privations – de se rendre à Nuoro, en Sardaigne, où son père, ce héros, a des parents et des biens. Pour ce qui est de l'argent, il s'agit de 275 lires qui valent ce qu'elles valent.

– Oui, oui, ajouta le préposé au triage. Mais si vous comptez rejoindre Nuoro, vous devez attendre la voiture postale jusqu'à demain matin. Ou bien, avancer à pied en direction d'Orosei…

Ce fut alors que l'employé, faisant levier sur ses bras, se souleva au-delà du comptoir pour contrôler que les chaussures de Vincenzo pouvaient supporter l'hypothèse

d'une longue marche. Et ce fut alors que Vincenzo put voir que son interlocuteur n'avait pas de jambes.

– Et éventuellement rejoindre la voiture postale le long de la route. Dès que vous la voyez vous l'arrêtez, c'est clair ? Orosei, d'accord ? Je vous l'écris, conclut l'employé.

Et, sans attendre de réponse, il écrivit sur une feuille le mot « Orosei » dans un style orné, et la lui tendit.

Vincenzo saisit la feuille et fit signe que oui, oui pour tout : qu'il avait compris ; que grâce au fait qu'il avait écrit ce nom, il ne pourrait l'oublier ; que les semelles cloutées de ses godillots paraissaient assez efficaces pour pouvoir fouler encore beaucoup de terre.

En tout cas, Vincenzo se retrouva à l'extérieur de la zone surveillée du port, avec le consentement de l'employé sans jambes, juste à temps pour saluer la lumière qui était en train de se former, venant directement de la mer.

Cette terre qu'à présent il foulait promettait de le réconcilier avec lui-même, de refermer le cercle qui était resté dramatiquement ouvert au cours de sa vie. Cependant il sentait l'angoisse subtile de l'aube qui regarde autour d'elle avant de s'exposer totalement au jugement des humains.

C'était la pire aube que l'on pût désirer par ces temps maudits de charnier plein de vers qui bouillonnait contre le ciel.

Et il s'agissait pourtant de l'attendre, cette aube, et de marquer une autre entaille dans le mur de la prison de l'Histoire…

L'espace autour de la capitainerie du port ne paraissait

pas être une zone de guerre, rien à voir avec le môle secondaire en ruine de Livourne d'où le vieux bateau qui l'avait amené en Sardaigne avait pris le large. Au-delà des barrages de barbelés, plus rien ne poussait.

Comme un lambeau de cuir chevelu agressé par l'alopécie, une aire vaste et aplanie s'ouvrait, une terre de personne à traverser avant d'apercevoir les premières maisons, très modestes, du village, que ce fût Terranova ou Olbia : par des temps de dictatures, les noms ont un sens indiscutable pour qui les impose et relatif pour qui les supporte. Seul le petit groupe d'habitations autour de l'église avait connu un aperçu du conflit sous la forme de quelques maisons abattues par des incursions aériennes de passage vers Cagliari. C'était un port secondaire, mais tout de même un port ; que ce fût celui d'Olbia ou de Terranova, il était visité de temps à autre par quelque De Havilland Mosquito, ou par un Messerschmitt Bf 110, ou par les deux à la fois qui filaient dans l'air comme des rapaces. L'église elle-même à la coupole d'écailles bariolées apparaissait étayée sur l'un de ses côtés. Mais rien à voir avec ce qui, dans le débordement de la raison, arrivait tout autour, dans d'autres îles, sur l'autre rive de la mer.

Une centaine de pas tout au plus suffirent à Vincenzo Chironi pour dépasser cette terre de personne, autant encore pour traverser les ruelles désertes des lieux habités et entrer dans un soupçon de campagne spongieuse. Il s'agissait d'un espace à moitié dénudé recouvert d'une mousse aride qui craquait sous les pieds comme du pain sec. Quelques rochers brisaient cette disposition… Là, entre la colline et la mer, le passage de la lumière était encore incertain, parce qu'un soleil assommé, titubant,

se dépêtrait du vieux jour, qui était hier, le troisième jour de navigation après vingt de marche de Gorizia à Livourne en risquant à chaque kilomètre de passer pour un déserteur. Il ne se souvenait même plus du nombre de fois où il avait dû montrer la feuille de libération qu'il avait sur lui en tant que fils unique d'une mère veuve et orphelin de guerre avec un père décoré lors de la bataille de la Bainsizza. En cette feuille consistait sa courte histoire de documents administratifs, au même titre que le papier du notaire et la lettre de sa mère. Mais à présent, debout sur un rocher, scrutant le point exact d'où le jour se levait, il se dit à lui-même que c'était l'aube de tout. D'un bond à pieds joints comme il le faisait quand il était enfant, il regagna le sol. En souriant, il reprit sa marche. Il allongea le pas : il ne devait veiller qu'à garder la mer sur sa gauche. Qu'il la vît ou que seulement il l'entendît, l'unique chose importante c'était qu'elle se trouvât de ce côté-là : « Vers le sud, la mer à gauche, vers le nord, la mer à droite, sur ce versant, bien entendu, parce que sur l'autre c'est exactement le contraire, c'est compris ? » lui avait intimé l'employé bien soigné du triage, et il lui avait ensuite écrit « Orosei » sur un bout de papier pour que, n'importe où il se perdrait – il était certain que ces continentaux disent avoir compris alors qu'en réalité ils ne comprennent pas –, il pût montrer quelle était sa direction. À Orosei, avait-il dit, partent les trains postaux pour la Barbagie, et donc pour Nuoro, qui était l'endroit où lui devait arriver.

Vincenzo avait lu pour la première fois le toponyme Nuoro sur une carte de l'époque des Habsbourg, qui méritait toute confiance, mais trop ancienne pour qu'il y fût indiqué dans le caractère gras qui signalait les noms des agglomérations d'une certaine importance. Il n'apparaissait que comme lieu-dit, terrain de tribus non identifiées et de brigands sanguinaires. C'était pourtant de là que son père était parti en mai 1915. Si les comptes étaient bons, Vincenzo – en considérant qu'il était né à sept mois – fut conçu au mois d'août de cette même année. Où ? Qui sait. L'amour entre l'homme de Sassari et de Nuoro et la paysanne de Gorizia n'est certainement pas de ceux que l'on peut répertorier au tableau des coups de foudre, ou des amours éternelles. C'était un amour de guerre. Sur la carte de l'époque des Habsbourg, ces noms, Chironi Luigi Ippolito de Nuoro et Sut Erminia de Cordenons, n'auraient pas été marqués en gras. De toute manière, une liaison quelconque dut subsister s'il est vrai que, légèrement blessé, profitant d'un court congé, Luigi Ippolito Chironi se précipita à l'étude notariale Plesnicar de Gorizia pour reconnaître l'enfant qui venait de naître. Un acte unilatéral dirait-on, si l'on

considère qu'il n'existe aucune allusion à la présence simultanée sur les lieux de Sut Erminia qui est pourtant citée comme mère naturelle. De qui avait-il su qu'il était devenu père, on l'ignore. Il est certain que quelque chose, en lui, le poussa à accomplir cette action qui dut signifier la réparation d'un tort. De fait, à la dixième année accomplie du garçon, en 1927, ce fut le notaire Plesnicar en personne qui se présenta à l'orphelinat Collegium Marianum de Trieste pour remettre l'acte de reconnaissance.

Quelques heures plus tard, Vincenzo fut convoqué par le directeur de l'orphelinat, le père Vesnaver, qui l'invita à s'asseoir, parce qu'il avait quelque chose de véritablement important à lui communiquer. Ce fut là qu'il vit pour la première fois une carte de la Sardaigne et ce fut justement à cette occasion que le recteur lui montra Nuoro, en indiquant l'endroit avec précision. Puis, lisant dans ses yeux une réaction angoissée plutôt qu'enthousiaste à la seule idée de se diriger vers ce bout du monde, ce néant à peine ébauché, il lui dit qu'il n'était pas obligé de décider tout de suite.

Il lui fallut quinze ans pour décider. Et à présent il foulait ce néant.

Après une heure de marche, avec la mer qui dormait sur sa gauche et à la main le bout de papier sur lequel était marquée d'une très belle écriture la direction qu'il devait prendre, Vincenzo se retrouva dans un vaste espace de collines couleur rouille comme le dos d'une vache. Dans la totalité brunie, lie de vin, de la terre labourée par les engins qui avaient péniblement plu des

chasseurs bombardiers, survivaient quelques ébauches de vert résignées, poussiéreuses.

En suivant un chemin de terre, il atteignit une sorte de petite oasis formée de très jeunes chênes. Il s'arrêta pour écouter l'air immobile du tout premier matin qui portait en lui la mer et la terre, le sable et le rocher, qui sont d'ailleurs la même chose sous des formes différentes. Dans ce silence pullulant, il perçut le son léger d'une source. Il regarda autour de lui pour savoir d'où ce son provenait exactement. Il s'enfonça parmi les arbustes qui le dépassaient en hauteur tout au plus d'un empan, il sentit le parfum *contomoso*, douceâtre, humide, de la terre à l'ombre, et il vit le ruisselet qui jaillissait d'un rocher… Il y avait une odeur de fer incandescent comme si cette bave d'eau, coulant sur la pierre vive, avait amorcé une forme quelconque de chaleur ; comme si, dans la friction des siècles, le granit s'était soudain décidé à céder : une forteresse que l'on vainc par l'obstination. Il essaya de recueillir un peu d'eau dans le creux de ses mains, ce qui n'était pas facile. Il trouva une feuille large et solide, il la lava de la poussière jusqu'à ce qu'elle redevienne brillante et cireuse, il attendit qu'il s'accumule assez d'eau le long de la vallée qui s'était formée à partir de la nervure centrale, et il but. Puis il creusa à la base du rocher et utilisa encore des feuilles pour empêcher que le terrain n'absorbe le mince filet d'eau, et s'assit. Il fouilla dans le sac en cuir qu'il avait emporté, en sortit une chemise mal pliée, un étui rectangulaire et un sachet fabriqué dans de la toile cirée imperméable.

Il ôta tout d'abord sa veste déformée, ensuite le chandail qu'il avait dû passer pour la traversée, puis sa chemise, qu'il porta à son nez pour la flairer avant de faire

la même chose avec celle qu'il avait sortie de son sac. En contrôlant combien d'eau était recueillie à la base du rocher, il prit dans le sachet imperméable quelque chose qui ressemblait à un morceau d'ambre. L'air du matin le fit frissonner, transformant sa peau nue en l'écorce rugueuse d'un agrume et donnant à ses tétins la taille de deux noyaux de cerise. L'éclat d'ambre au contact de l'eau exhala un parfum de camphre, de lard et de cendre ; quand il commença à faire de la mousse, il la passa sous ses aisselles, puis sur son cou et à l'intérieur du creux de ses oreilles. Ce rituel, quoique limité, lui rendit la paix avec son corps. Pendant qu'il frottait sur lui le savon presque sec, il lui sembla fuir loin des humains, prendre congé de l'odeur fétide de leurs corps tel un Adam auquel on eût accordé l'occasion de revenir, complètement nu, pur de toute pureté, dans l'Éden, après lui avoir remis la condamnation à la captivité terrestre. Quand, non sans peine, il se fut rincé, il se tâta le visage, sentant sous ses doigts la consistance hirsute de ses joues. Depuis longtemps désormais il avait pris l'habitude de se raser sans miroir, simplement en se touchant. Il avait dû s'exercer à une connaissance de lui-même, de sa physionomie, toute tactile. De cette manière, il avait appris que ses pommettes étaient hautes et ses mâchoires fortes ; il avait appris que le rasoir devait, par la force des choses, travailler en finesse dans la fossette profonde du menton ; il avait appris à traiter les tourbillons que les poils formaient sur son cou presque sous l'angle des mâchoires. Il continua à se toucher le visage de la main gauche, pendant qu'avec la paume de l'autre main il travaillait le savon humide pour qu'il recommence à mousser. Par de lestes mouvements de rotation, il se savonna

les joues ; le vieux rasoir, sorti de son étui, avait besoin d'être affûté, bien que, utilisé avec douceur, il pût encore assurer sa tâche. L'important c'était de ne pas se raser à contre-poil. L'important c'était de tendre la peau, mais pas trop. Tout ce qu'il savait, réfléchit-il, il ne l'avait certainement pas appris d'un père. Une constatation évidente pour un orphelin qui n'avait jamais vu son père. Il surmonta les tourbillons du cou en passant et repassant avec des gestes de plus en plus rapides, comme s'il devait secouer la lame. Il avait compris dès son enfance que la conscience de soi est une sale bête, qu'il ne vaut pas la peine de faire trop de considérations autour de ce qui est, ou paraît, inéluctable. Dans les années d'orphelinat il avait acquis une réputation d'enfant sage, puis de garçon sage, et même studieux, si bien que, grâce aux bons auspices du père Vesnaver, on lui avait proposé de poursuivre ses études dans le séminaire local. Tous s'attendaient à ce qu'il entendît l'appel, s'attendaient à le voir en soutane. Cela semblait la bonne conclusion…

Malgré les nombreuses imprécisions qui au toucher apparurent évidentes, à la fin il put se déclarer satisfait de son rasage.

Il avait étendu à l'air les chemises, il passa celle qui sentait le moins mauvais. C'était l'époque où le monde s'était laissé entraîner, sans réagir, dans le cloaque de la guerre. Il avait toujours pensé que le temps de la paix était comme un fleuve qui, coulant à la lumière du soleil, arrose les terrains qu'il traverse. Mais à présent, non : cette eau putride se perdait dans l'obscurité karstique du délire et infectait les champs, les rendait arides.

Il se trouva amaigri. Après avoir bien arrangé sa chemise, il noua ce qui restait de sa ceinture de cuir et il

regarda autour de lui. Il finit de s'habiller, récupéra ses quelques affaires, il perçut à sa gauche le souffle de la mer, il se mit en chemin.

Il traversait un terrain dur et croûteux, comme une pâte d'argile cuite, qui avançait légèrement en montant ; un peu plus loin, un épanouissement d'asphodèles fanés menaçait l'horizon. La lumière était maintenant diffuse et tombait sur les hommes tel un nuage de poussière. Octobre était avancé, et on transpirait.

On racontait qu'en cette année particulièrement maudite tous les vents, chauds et froids, siroccos ou tramontanes, avaient cessé de souffler. Tout semblait vouloir contribuer à l'obligation de faire silence. Le seul son qui accompagnait Vincenzo était le bref remous que la terre brûlée produisait sous ses pas. La végétation était réduite à un tapis de mousses d'un marron presque rouge, comme le foie d'une énorme bête posé sur cet espace en attente de la consultation d'un haruspice titanesque. S'il y avait eu des arbres sur ce bout de chemin – le long de cette route qui n'était rien d'autre qu'un signe, un dénivellement dans l'ensemble de bois mort –, il n'y en avait désormais plus. Restaient seulement quelques troncs arrachés, quelques touffes de racines qui, obstinées, s'accrochaient au lit de l'eau, désormais poudreux, d'où autrefois elles avaient sucé la vie.

Une fois parvenu en haut de ce mamelon, Vincenzo put constater un plein jour qui donnait pourtant une sensation d'inachevé, comme une gaucherie d'intentions transformée en une luminosité vague, indécise. À l'intérieur de ce vague, il comprit que ce qui pouvait ressembler à un prolongement infini, contrefort de terrain

aboutissant jusqu'à l'autre rive, négation évidente de l'île, n'était rien d'autre que la mer à perte de vue, aussi blafarde que le ciel qui la surplombait, de la même couleur moutarde que la terre qui la pressait. À part le bosquet qu'il avait laissé derrière lui, celui où il avait pu se laver, au bord du sentier on ne voyait, pour toute végétation, que quelques myrtes pas plus grands que son épaule, des chardons, des ombellifères… Et pas même une maison. Peut-être, en regardant mieux, pouvait-on apercevoir, justement au point exact où la terre et la mer se touchaient, les dentures parfaites de plages intactes, très blanches. Peut-être, au-delà de ce tourbillonnement vaporeux de teintes sur teintes, y avait-il quelque chose que l'on aurait pu définir comme vivant, réactif, parce que, sur le moment, tout semblait catatonique.

Il décida de suivre le sentier qui descendait maintenant vers une zone rocheuse et malodorante. Dans cet espace d'argile il eut le sentiment, voire la certitude, que mourir à cet instant, justement là, serait une bonne fin pour quelqu'un comme lui, qui n'avait été conçu pour aucune autre raison que de contrarier la solitude, le désespoir.

L'absence d'air devenait visible dans cet espace où les granits renvoyaient la chaleur de l'été qui venait de mourir. Telles de grosses éponges, ces roches s'étaient abreuvées de sable et de salinité et en exhalaient à présent l'haleine putride. Il surveilla le sentier qui s'engageait plus bas, le long d'une gorge pas plus large que les flancs d'un cheval. C'étaient trois cents, quatre cents mètres, et pourtant ce boyau dans lequel il avait été happé lui parut infini. La température était incroyablement humide, comme si ces parois de roche n'étaient

rien d'autre que deux bouches qui s'effleuraient en échangeant leur haleine et leur salive. Sans même s'en rendre compte, il accéléra le pas jusqu'à quasiment courir. Il déboucha dans un espace inattendu : une petite plaine couverte d'érables dont les frondaisons viraient déjà à l'orangé. Le sentier semblait avoir définitivement disparu sous un manteau d'herbe touffue, desséchée, d'un jaune brillant. Ces arbres, après l'haleine fétide du tunnel des rochers, lui redonnèrent du courage. Le ciel infini aussi, qui avait cessé de n'être qu'une bande au-dessus de sa tête, lui fit reprendre courage. Il étendit les bras et s'assit par terre. L'herbe renvoya un crépitement de raphia sous son corps. Depuis cet endroit il était impossible d'apercevoir la mer, mais il était relativement sûr d'avoir gardé sa route. C'était comme si des siècles étaient passés depuis que l'employé de la capitainerie du port lui avait indiqué le trajet vers Nuoro. Il regarda le ciel pour établir quelle heure il était, mais de ce ciel ne pouvait lui arriver aucune aide, aucune aide ne pouvait venir de cette lumière qui ne traçait presque pas d'ombres.

Dans ce vide soudain, il entendit un son de cloche comme si, des kilomètres plus loin dans la vallée, un sacristain diligent appelait les paroissiens à l'office. Il bondit sur ses pieds : s'il y avait une petite église, ou n'importe quelle autre construction humaine, de là il ne pouvait rien en voir… Toutefois le carillonnement continua, à présent cela ne paraissait plus venir de loin ; à présent cela semblait le signal d'une bête qui a perdu son troupeau. En se retournant pour suivre l'origine de ce son, il vit jaillir du boyau fétide des rochers, d'où lui-même était sorti peu de temps avant, un bouc et derrière lui un homme.

La bête avait senti la présence de Vincenzo avant même de le voir, et elle s'arrêta sur ses sabots à quelques mètres de lui. L'homme était un vieillard petit et très sec, complètement aveugle, qui restait en contact avec son guide en serrant une touffe de duvet du côté de la queue. Un minuscule Polyphème à la recherche de Personne.

Sa cécité ne l'empêcha pas de scruter l'espace où la bête lui avait suggéré qu'il y avait un étranger. Le vieillard fixa exactement le visage de Vincenzo et dit quelque chose. Ce dernier ne répondit pas, ou plutôt il hocha la tête comme pour dire qu'il n'avait pas compris un mot. Le bouc hocha la tête à son tour. Le vieillard fit signe à Vincenzo de s'approcher. Il obéit. Maintenant qu'ils étaient à moins d'un mètre l'un de l'autre, il put constater que le vieillard lui arrivait plus ou moins à la poitrine.

Il était habillé d'une chemise crasseuse sans boutons et d'un caleçon large du même tissu, qui faisait paraître ses jambes encore plus fluettes. Au lieu d'un pantalon il portait un jupon sombre d'une étoffe hérissée compacte, arrangée – par la courroie qui passait sous son aine – comme la bride d'un cheval. Il était pieds nus. C'était Tirésias en personne, c'est ce que pensa Vincenzo. Mais il portait la chevelure ébouriffée d'Absalon maladroitement ramassée sur sa nuque, cette même chevelure qui, s'accrochant aux branches, l'emprisonnerait à un arbre dans le bois d'Éphraïm pendant qu'il combattait contre son père David. Et il avait la barbe longue, qui dardait comme celle que portait Moïse quand Dieu lui dicta les dix commandements.

Que le vieil aveugle parlât d'un sourire édenté semblait être un bon signe ; toutefois, quoi qu'il dise, Vincenzo ne pouvait pas le comprendre. Le bouc assistait à cet

échange entre humains avec la supériorité de celui qui n'a jamais tellement tenu compte de la parole. Le vieillard tendit la main à la recherche du visage de Vincenzo, avec un sourire il constata combien celui-ci était grand. Pendant quelques minutes encore, ils essayèrent de se comprendre : le vieillard demandait s'il avait faim et Vincenzo demandait s'il avait quelque chose à manger. La même chose. La même chose. Ils parlaient entre eux comme s'étaient probablement parlé les ouvriers, les esclaves, les architectes durant la construction de la tour de Babel. Le vieil homme résolut la question en fouillant dans le sac qu'il portait sur son dos et en en extrayant un morceau de fromage et de la saucisse. Ils s'assirent, Vincenzo mangea et l'homme l'écouta manger. Le bouc commença à paître non loin de là.

Ayant le ventre plein, Vincenzo se sentit encouragé à hasarder une approche plus directe. Il sortit de sa poche le bout de papier que l'employé de la capitainerie du port lui avait écrit et lut à haute voix en veillant à marteler chaque lettre : « O… R… O… S… E… I… », prononça-t-il comme s'il avait affaire à un sourd et non à un aveugle. Le vieillard fit signe que oui, apparemment sans raison. Il continua à faire le même signe quand il lui passa quelque chose à boire qu'il gardait dans une gourde façonnée dans une courge desséchée. C'était un vin acide et liquoreux. Puis il se mit debout, émit un cri guttural dans l'obscurité qu'il habitait et le bouc courut vers lui. Lorsqu'il le sentit à la bonne distance, il allongea la main et s'accrocha à la toison juste au-dessus de la queue, puis se mit en marche. Sans même attendre un signe, Vincenzo les suivit.

Ils traversaient un petit ravin lorsque pour la première

fois ce matin-là Vincenzo sentit la présence d'êtres vivants au-dessus de lui. De petites buses filaient comme des flèches sur les pics des collines rocheuses, tellement proches des plages qu'elles éliminaient la certitude que la mer et la montagne étaient inconciliables. Pour lui, frioulan, ce caractère inconciliable était un postulat auquel maintenant, en tant que sarde, il devait renoncer. Il voyait de ses yeux que, à courte distance, poussaient les genévriers et les sapins. Dans une concentration qui obligeait la nature à s'exprimer synthétiquement, mais dans la perfection des génétiques qu'elle avait bien établies pour tous. Le problème n'était donc pas que les mouettes volent le long de la côte et les buses sur les crêtes, mais qu'elles le fassent dans cette proximité. Il y avait moins d'espace à leur disposition pour mettre en mouvement les mêmes mécanismes immuables, se dit Vincenzo.

L'hypothèse se révéla acceptable au nom justement de cette réduction évidente : de petits arbres, de petits ravins, des montagnes basses, des hommes petits. Plus les terres sont anciennes, plus elles se concentrent, elles sont des grumeaux calcifiés dans la Pangée ; les nouvelles, vastes terres, en revanche, sont des épidermes fins et délicats de nouveau-nés exposés à toutes les transformations. Ce sont des espaces où le mécanisme, qui doit encore tout apprendre, se fait chicaneur, n'accepte pas l'insondable, croit tout événement quantifiable et parfait dans sa prévisibilité. C'est la vieillesse qui cesse de croire à cette perfection et qui démontre en elle-même qu'il n'y a rien de parfait dans un corps usé. Comme sur une terre que les vents et les siècles des siècles ont réduite à sa plus simple expression. Au fond, à y regarder de près, cette

illusion d'invulnérabilité est le sentiment le plus fugace qu'un homme puisse vivre : il dure tant que durent l'efficacité des sens, la réponse de la chair, la rapidité des synapses. Puis, plus tard, doit arriver la concentration pour saturer avec l'expérience, avec la conscience de soi, ce que la machine dont on a abusé commence à ôter. Cette terre était pour Vincenzo en tout et pour tout semblable au vieil aveugle qui marchait devant lui conduit par un bouc, une bête paisible qui sacrifiait sa fonction primaire – la reproduction – pour une autre plus élevée. C'était un saut de qualité qui, dans ce bref espace, plus antique que l'Antiquité elle-même, était accordé à l'animal ignorant : c'est-à-dire se transformer d'être inférieur en une pure fonction ; à partir du néant, en sens de la vue pour l'homme qui ne le possédait pas. Tout cela était possible parce que dans ce lieu, et Vincenzo comprit cela immédiatement, des processus millénaires se déroulaient en un clin d'œil.

Aussi il conclut qu'il n'était après tout pas extraordinaire que la mouette et la buse volassent à une très courte distance l'une de l'autre, avec la connaissance de qui sait mesurer à la perfection son vol dans ce ciel en miniature.

La portion rocheuse de ce territoire s'acheva après deux kilomètres sinueux. La surface trompeusement compacte était en fait hérissée de petits ravins remplis de ronces que le bouc et le vieillard esquivaient avec la même habileté que les chauves-souris quand elles évitent un obstacle dans l'obscurité totale. Vincenzo les suivait en foulant de ses gros souliers exactement le même point foulé par le sabot du bouc, puis par le pied nu de

l'aveugle. Ils poursuivirent ainsi pendant deux bonnes heures : sabot, pied nu, gros soulier. La vie tout autour devenait frénétique sous la forme d'énormes corbeaux et de rongeurs minuscules, de couleuvres rampantes et de petits sangliers. Il y avait une disproportion évidente entre ce que l'on percevait avec les oreilles et ce que l'on pouvait voir avec les yeux. C'étaient des crépitements dans le ventre des cistes huileux, ou de brefs déchirements sur les chevelures des oliviers sauvages et des caroubiers, ou encore des sifflements entre les asparagus mousseux. Quelques carcasses de bêtes déchiquetées disaient que dans cet espace secret avaient lieu les exercices quotidiens de la survivance. L'impur vital s'exprimait contre le silence sépulcral de la pureté. L'absence avait rendu nette toute chose, réduit au silence les hommes et la terre, si bien qu'il paraissait souhaitable de revenir au vacarme fiévreux de la promiscuité. Là où la vie s'accomplissait, l'air était tout à coup devenu respirable. Comme si à la fin du parcours rocheux s'étaient soudain grandes ouvertes les grilles de la terre.

La mer obstinée apparut sur la gauche, et Vincenzo soupira comme s'il était entré à cet instant seulement dans la maison du Père. Depuis cette hauteur, l'eau commençait à prendre une couleur conforme, elle virait au vert et à l'azur. De là, il était certes évident que le très antique va-et-vient de ces vagues avait réduit en farine les granits jusqu'à produire des plages exiguës d'une poussière très fine et éclatante. Il n'y avait plus rien d'hostile dans cette mer perçue, elle semblait finalement apaisée et tellement à portée de la main que Vincenzo tendit le bras pour la caresser. Mais le vieil homme fit signe que non, que ce n'était pas par là qu'il fallait